

9h. Je ne sais plus quel jour on est. Les rayons du soleil me réveillent. Voilà six mois que mes volets sont cassés. Environ, un mois que le soleil m'aide à émerger de mes nuits courtes et mouvementées. Au départ, j'appréciais sentir le soleil caresser ma joue. Aujourd'hui je me détourne de lui pour continuer ma nuit. Au départ, j'étais attentive à ses petits plaisirs qui nous poussaient à dire que ça pouvait être pire. Mais, aujourd'hui, je n'arrive plus à m'endormir. Assaillit de mails, je joue la sourd oreille, il y'a bien longtemps que les nouvelles ne sont plus bonnes. Bonnes à jeter, comme ces corps que l'on balance et entasse dans ces fosses communes à Hart Islande. Et contrairement à l'argent la maladie à une odeur, celle de la mort et de la putréfaction. Elle porte la couleur du deuil, s'invitant sans prévenir dans nos vies, nos draps, et nos larmes. Je la connais bien, c'est une vieille amie, et à vous qui ne faites que la découvrir méfiez-vous d'elle, elle est intraitable, et inarrêtable. *Pandémie, confinement, guerre, front*, je m'égosille devant mon poste de télévision, à réprimander : la corruption des hommes prêts à s'enrichir sur le dos de ce Manège mortuaire, les mensonges des faux joggers en tong, qui prétendent faire un footing autour du pâté de maison alors que leur sac sont pleins de bières, l'insouciance des amoureux qui se rejoignent en pleine nuit pour échapper à la surveillance de la police. Pourtant un matin, je me suis levée et j'ai laissé dans l'armoire ma casquette de réactionnaire, pour enfiler celle de l'introspection. Ce matin-là j'ai décidé de ne pas allumer le poste de télé, j'ai préféré danser sur du Barry White. Comme à mon habitude, J'ai pris un café corsé sur mon balcon de 5 mètres carrés, inspirée l'air frais qu'avait à offrir cette belle journée ensoleillée d'Avril, et me suis concentrée sur ces scènes attendrissantes de vitalité qu'avait à offrir la vie. Cet enfant, qui court jusqu'à épuisement pour rattraper sa mère qui a pris de l'avance sur la chaussée, la voisine un peu tarée du troisième qui sort son chien tous les matins à 9h, et me salue d'une voix roc, Le voisin du rez-de-chaussée, qui me demande depuis 4 jours quand l'on pourra à nouveau s'embrasser et s'enlacer dans le seul but de me voir décrocher un sourire. Au troisième étage, d'un appartement fraîchement réhabilité, la solidarité montre timidement le bout de son nez. Au carrefour de cette solidarité active, mes premiers proches contaminés. Je tombe de ma tour en fer forgé. Ne sachant pas à qui ou à quoi en vouloir, je m'accable, accable les décisionnaires de mon Pays à morfle, accable le monde, mes voisins frontaliers, et non frontaliers. Je finis par en vouloir à mes voisins de palier, à cette voisine qui affiche un sourire crispée et inquiet quand elle promène son chien. Je vois rouge, et je vous parle pas de mon système nerveux mais du sang que fait couler le Covid-19 dans nos métropoles qui garantissent assistance et sécurité. Dans le silence pesant de l'inactivité, des doutes politiques, le bruit des ambulances rythme mon quotidien morose. Pendant que sous mes pieds s'entassent des milliers de cadavre, j'arrose ma 4^e semaine de confinement. Sentiment de culpabilité récalcitrant, j'ai beau nettoyer mes pensées à la Javel, les idées noires restent incrustées aux parois de mon cerveau. J'aimerais me réveiller, mais pour cela il faudrait d'abord que je daigne m'endormir. Sentiment entremêlées, et contradictoires se bousculent dans mon cerveau migraineux, ils dansent sur la tombe de mes émotions. Et moi pendant ce temps ? Barry white ne résonne plus, et je ne danse plus.

